



HAL
open science

C. Stephen Jaeger. - The Envy of Angels. Cathedral Schools and Social Ideals in Medieval Europe, 950-1200. Philadelphie, Univers. of Pennsylvania Pr, 1994 (" Middle Ages Ser. ")

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. C. Stephen Jaeger. - The Envy of Angels. Cathedral Schools and Social Ideals in Medieval Europe, 950-1200. Philadelphie, Univers. of Pennsylvania Pr, 1994 (" Middle Ages Ser. "). Cahiers de civilisation médiévale, 1994, 38, pp.46-47. halshs-01336604

HAL Id: halshs-01336604

<https://shs.hal.science/halshs-01336604>

Submitted on 23 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C. Stephen Jaeger. — *The Envy of Angels. Cathedral Schools and Social Ideals in Medieval Europe, 950-1200*. Philadelphie, Univers. of Pennsylvania Pr, 1994 (" Middle Ages Ser. ")

Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. C. Stephen Jaeger. — *The Envy of Angels. Cathedral Schools and Social Ideals in Medieval Europe, 950-1200*. Philadelphie, Univers. of Pennsylvania Pr, 1994 (" Middle Ages Ser. "). In: Cahiers de civilisation médiévale, 38e année, supplément annuel 1995. Comptes Rendus. pp. 46-47;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1995_sup_38_152_2632_t1_0046_0000_3

Document généré le 01/06/2016

muser). Au v. 2761, *saison* signifie l'« instant » et non la « saison ». Au v. 1760, *Va* marque l'exhortation. Au v. 2812, *haies* signifie « bosquets ». Au v. 3395, *derout* signifie « déchirée », de la voûte du ciel. Au v. 4514, *bastons* a le sens général d'« armes ». À plusieurs reprises, *or* est rendu par « maintenant », alors qu'il renforce l'impératif (cf. les vv. 2503, 5393).

Hult propose, à l'occasion, des interprétations nouvelles, à partir des leçons des manuscrits, qui n'emportent pas toujours la conviction (cf. *esperars*, dans *Tors sauvages et esperars*, du v. 277, interprété comme un adjectif calqué sur les deux verbes *esperer* « être dans l'attente », et *esperir* « s'éveiller, s'animer », qui voudrait donc dire « sur le point d'agir, en état d'excitation »). Faut-il, par ailleurs, adopter la *lectio difficilior espie* pour *espee*, au v. 914, et traduire par « espion » ?

L'on a donc affaire, au total, à une édition qui fait honneur à la collection des « Lettres gothiques » en proposant un bon texte original pourvu d'un appareil critique minimal — et non une reprise simplifiée d'éditions antérieures, comme il arrive parfois —, accompagné d'une traduction fortement explicative.

Claude BURIDANT.

C. Stephen JAEGER. — *The Envy of Angels. Cathedral Schools and Social Ideals in Medieval Europe, 950-1200*. Philadelphie, Univers. of Pennsylvania Pr., 1994, xvi-515 pp. (« Middle Ages Ser. »).

En 1985, C. S. Jaeger avait publié *The Origins of Courtliness*, un ouvrage remarqué sur les origines des valeurs courtoises, qu'il plaçait dans l'entourage d'Otton le Grand et, surtout, de son frère Bruno, archevêque de Cologne (953-965). À son avis, c'est dans ce milieu ecclésiastique, dont la pédagogie moralisante voulait réformer les mœurs aristocratiques, que la courtoisie avait vu le jour ; clergie influençait ainsi puissamment les pratiques sociales de chevalerie.

Dans *The Envy of Angels*, l'A. se penche encore sur la société de cour. Le titre de cet ouvrage renvoie à un passage de la lettre 113 de saint Bernard, adressée à une vierge fictive du nom de Sophie : « L'ange possède la virginité, mais pas le corps. Il en est certes plus heureux, mais pas plus fort. Qu'il est bon, qu'il est désirable cet ornement que même les anges nous envient ! ». Un corps bien maîtrisé est l'objet de la jalousie des esprits purs. C'est aux

formes historiques de ce contrôle de l'enveloppe charnelle, qui se manifeste dans les manières, le port et la tenue extérieure, que ce livre est consacré.

L'éducation rhétorique ancienne privilégiait l'éloquence et la sagesse, une attitude de fond, plutôt que l'accumulation de connaissances. Cicéron ou Sénèque voulaient, avant tout, former d'honnêtes hommes, des citoyens vertueux au service de l'État. Leur culture était plus charismatique qu'intellectuelle : *Vita magis quam litteris* affirmait Cicéron. L'éducation se fondait sur le rapport privilégié du maître, modèle et exemple, à l'égard de son disciple. La parole formait dans sa transmission orale, reléguant les textes écrits à un second plan : la haute technicité qu'on atteignait dans le maniement de la poésie latine, accompagnée de musique, témoigne de cette conception pédagogique.

La renaissance carolingienne reprend ces idées. Décrivant l'école palatine de Charlemagne, Hincmar de Reims insiste sur la discipline qu'on y apprenait avant tout. Alcuin cherchait, en effet, à transmettre la beauté des gestes et des manières, dans la perspective chrétienne de la *bona conversatio* et de l'*honestas morum*. Ces modèles éducatifs passent du palais à l'école cathédrale à l'époque d'Otton le Grand, dont le frère Bruno est le prototype de l'archevêque de cour, enseignant charismatique, doté de talent et d'humilité, qui lui font intégrer les arts libéraux dans un programme moral plus large. Au XI^e s., une douzaine d'écoles cathédrales se développent en France et en Allemagne, parmi lesquelles brillent celles de Reims, animée par Gerbert d'Aurillac, et de Chartres, où enseigne son disciple Fulbert. L'éducation morale qu'on y donne permet de progresser dans la carrière civile ou ecclésiastique : elle reprend les thèmes rhétoriques classiques de la vertu, l'honnêteté, l'élégance des manières, l'humanité, l'amitié et la bonne tenue, qualités efficaces de la régulation de la vie politique et sociale.

Un effort de systématisation de ces vieilles conceptions pédagogiques se retrouve, encore au milieu du XII^e s., dans le monastère de Saint-Victor de Paris, fondé par Guillaume de Champeaux en 1108. Hugues de Saint-Victor est un adepte du rôle charismatique du professeur, qu'il présente comme le sceau imprimé sur la cire qu'est l'élève. Il rédige le *De institutione novitiorum*, où il règle, de façon précise, les gestes quotidiens des novices, depuis la façon de plonger la louche dans une soupière jusqu'à celle d'entrer au lit. Les belles manières tra-

duisent, à ses yeux, la concordance entre le monde intérieur et l'apparence extérieure, d'après l'idéal cicéronien et ambrosien de beauté. Dans l'humanisme victorin, l'acquisition de la vertu vient du dressage du corps, contrairement à l'avis de saint Bernard qui pense, à la même époque, qu'il faut commencer par discipliner l'âme pour obtenir la maîtrise du corps.

Ces vieilles conceptions sont remises en cause par de nouveaux enseignants, dont Pierre Abélard est le paradigme même : ce brillant et jeune professeur a attiré à lui les élèves de Guillaume de Champeaux, provoquant son dépit et sa retraite monastique à Saint-Victor. Sa vie elle-même, qu'il décrit dans son autobiographie, se trouve aux antipodes du modèle rhétorique du citoyen vertueux, dévoué à la république. Il est, par ailleurs, le maître de la *disputatio*, du débat qui, renversant le rapport traditionnel entre le professeur détenteur de la sagesse et l'élève qui tente modestement de l'imiter, provoque le conflit d'idées entre l'enseignant et son disciple. Le professeur n'est plus vénérable, mais vulnérable. Cette menace de la nouvelle éducation avait déjà été pressentie, en 1065, par Gozechin de Mayence qui dénonçait les pseudo-maîtres, piliers de tavernes, qui se font payer pour leurs discours vains, dans une lettre traduite en annexe de cet ouvrage. Le contraste entre l'éducation moderne et ancienne apparaît également sous la plume de Guibert de Nogent, qui percevait son précepteur, venu de la cour des seigneurs de Clermont, aussi nul dans la connaissance qu'élégant dans ses manières.

Reprenant la thèse principale de son premier ouvrage, C. S. Jaeger étudie, enfin, le lien entre la courtoisie et la culture classique des écoles cathédrales. Un poème anonyme chante, vers 1080, les bienfaits de la rhétorique sur la civilisation des mœurs aristocratiques : « Cet art enseigne aux rois la loi de la modération, réforme la chevalerie qui porte les armes de Mars, lui apprend la doctrine de la vigilance et des voies seigneuriales. Il régale de bonnes manières les jeunes, leur apprenant la loi civile dans une constante modération ». Le roman arthurien ne fait, d'ailleurs, que proposer, sous couvert de mythologie celtique, des idéaux de maîtrise de soi et de culte des vertus aux chevaliers.

Dans un tel contexte, C. S. Jaeger apparaît comme un partisan ouvert des origines cléricales de l'amour courtois. À ses yeux, ce phénomène culturel découle de la conception rhétorique qui définit l'amitié comme un amour de vertu, qu'il faut cultiver en se pliant à une éthique et à une discipline. L'*amicitia*, au sens cicéronien du terme, prépare,

dans les écoles cathédrales, les clercs au service de la cour, les aide à gagner la faveur (*amor*) du roi et à civiliser les mœurs nobiliaires. Le discours de l'amour entre hommes, civilisateur des manières, change progressivement : il concerne, de plus en plus, les relations entre l'homme et la femme. Quelques penseurs du pays de Loire, liés à Guilhem IX d'Aquitaine, le premier troubadour connu, écrivent dans ce sens à des dames de la haute noblesse, comme Baudri de Bourgueil, correspondant de Constance, moniale du Ronceray, et d'Adèle de Blois, auxquelles il s'adresse dans le double registre rhétorique du *iocus amoris* et de la *disciplina morum*. Le discours de l'amour qui rend vertueux est le fil conducteur du *De amore* (ca. 1174) d'André le Chapelain ; la dame y apparaît comme le professeur charismatique apprenant l'urbanité et l'honnêteté à l'homme qui se soumet à elle. Les thèmes cultivés chez les orateurs romains, dans le palais de Charlemagne et dans les écoles cathédrales réapparaissent, de la sorte, dans l'amour courtois.

Le mérite de cet ouvrage est de nous avoir montré la continuité de ces conceptions éducatives, civilisant les mœurs des élites dirigeantes de l'Occident. Peut-être ses thèses sont-elles parfois développées de façon trop systématique ou répétitive ? Ce livre ne reste pas moins une contribution importante à l'histoire de la culture et des sensibilités.

Martin AURELL.

Lisa JEFFERSON. — *Oaths, Vows and Promises in the First Part of the French Prose Lancelot Romance*. Berne/Berlin/Francfort/New York/Paris, Lang, 1993, 267 pp. (« French Lang. a. Liter. », 181).

C'est avec raison que L. Jefferson souligne l'importance des serments dans cette première partie du *Lancelot*, qui ne recouvre pas, a-t-elle soin de le préciser, tout le *Lancelot* non cyclique édité par E. Kennedy dont, notons-le au passage, elle incline à partager l'opinion sur un *Lancelot* primitivement indépendant. Ce thème qui paraît au premier abord peu important et qui a été négligé par la critique est une des clés pour interpréter l'œuvre et nous renseigner sur les personnages.

Après un chapitre où elle définit sa méthode, L. J. étudie quatre épisodes, celui de Pharien-Claudias, celui du chevalier enferré, celui de la quête de Lancelot par Gauvain et celui de la quête de Gauvain par Hector, à l'intérieur de la précédente. Les serments ont une fonction structurale, et sont donc un